

# Arrest de route (1915-1918)

Huit mois après la déclaration de la guerre entre la France et l'Allemagne, le 8 avril 1915, je fus incorporé avec ma classe ; je rejoignis le dépôt du 116<sup>e</sup> d'infanterie à Tarnes avec de nombreux camarades du pays (Signor, Souron, Pierre Larnegu, etc.). Je fus affecté à la 16<sup>e</sup> Cie caserne La Bourdonnaye. Je ne souffrais guère de distractions sauf celle nulle où tout était mort. Je passais les meilleurs moments de mes journées au Cercle militaire, après la soupe du soir ; j'y passais des heures assis à la lecture, aux jeux, et à la harpe, surtout à la harpe pour laquelle je concevais de grands goûts. Le 22 juin, nous quittâmes Tarnes pour Halstroff. Nous fîmes le trajet à pied en deux étapes ; à la 1<sup>re</sup> étape nous rejoignîmes à Efrey. Nous fîmes très bien accueillis par les habitants ; les campagnards étaient principalement aimables envers nous ; quand nous étions en marche ils accouraient à nous avec des seaux de cidre. Aussi je fus avec un profond regret que nous dûmes ~~partir~~ partir. Nous fîmes dix-huit jours à Tarnes le 1<sup>er</sup> décembre pour nous faire valider avant d'aller au centre d'instruction. Nous étions au nombre de 600. Le 7 décembre, nous embarquâmes à la gare de Tarnes et le 9 décembre, au matin, nous arrivâmes à notre nouveau cantonnement, à Argillères (10 km au sud de Tilly - Le-François). Nous y passâmes 7 mois très longs, car nous étions surveillés par l'exercice ; nous souffrions par tout les temps, exposés à toutes les intempéries de la saison. Nous avions tout loisir de rejoindre nos parents au front. Le 22 mars 1916, il fallait un renfort de 300 hommes pour le 118<sup>e</sup>. Deux jours auparavant, à la lecture du rapport, on demanda



S. il y avait, des volontaires pour partir sur le front au  
 11<sup>e</sup>. Aussitôt, presque tous les bras se levèrent, de sorte  
 que le nombre des volontaires surpassait le effectif qu'il fallait  
 pour le renfort. Pour qu'il n'y ait pas de jaloux, le comman-  
 dant de bataillon décida de faire partir les volontaires par  
 ordre de matricule. J'étais volontaire moi-même, mais j'en  
 partis pas, parce que mon numéro matricule était supérieur aux  
 numéros des partants. Plus tard, je m'estimai bienheureux  
 de ne pas être parti, quand j'appris que la plupart de ceux  
 qui m'avaient quitté avaient été tués en arrivant en ligne à  
 Verdun. J'eus particulièrement la douleur d'apprendre la mort  
 de mon plus grand camarade du 11<sup>e</sup>, Jean Thomas, sémi-  
 nariste de Vieux. — Crois mois après, il fallait un  
 renfort de 200 hommes pour le 6<sup>e</sup>. On n'accepta pas les  
 demandes des volontaires, l'autorité militaire ayant reconnu que  
 ceux qui partaient ainsi étaient les meilleurs soldats et que ceux  
 qui restaient étaient les plus faibles. Je fus admis à faire  
 partie de ce détachement, je partis le 1<sup>er</sup> juillet avec tous mes  
 camarades du pays, Signor, Souron, etc. Nous apprîmes avant  
 notre départ que le régiment descendait de Chaumont et  
 qu'il était au repos à Comblès (4 km de Bar-le-Duc).  
 Nous débarquâmes le 2, au soir, à la gare de Tain et rejoignî-  
 mes immédiatement le cantonnement du régiment. Le lendemain  
 matin, l'officier-payeur procéda à notre affectation. A chaque  
 compagnie, il fallait un nombre fixe de hommes; on demanda  
 des volontaires. Quand on arriva à la 6<sup>e</sup> cie on demanda  
 25 hommes. Ces hommes furent presque tous des bigoudens. Nous  
 nous fîmes verser à la 6<sup>e</sup>, parce que Souron Rolland y avait son  
 frère Vincent. En arrivant à notre cie, le capitaine suivit  
 le même procédé pour nous affecter aux escouades. Signor,  
 Souron et moi fûmes répartis dans la 7<sup>e</sup> escouade, c'est-à-  
 dire dans l'escouade de Vincent. — Le 2<sup>d</sup> juillet finit le  
 repos; on nous fit prendre la direction de la Wœre. Après  
 deux jours de marche, nous arrivâmes au camp des Sincépassais,  
 situé à proximité de Somme-Dieu. Ce fut le début



de ma campagne.

## Campagne de la Meuse.

Le 27 juillet 1916, j'arrivai au camp des Séisgalais.

Le 28 juillet, nous nous rapprochâmes des lignes, nous rîmes au camp de Fontaine-Saint-Robert. Mon bataillon se tint là plusieurs jours en réserve du 64<sup>e</sup> et du 1<sup>er</sup> bataillon du 65<sup>e</sup> qui étaient en ligne à Haudimont et à Rouvaux. Nous étions là bien tranquilles, n'ayant qu'une petite corvée à faire chaque jour, creuser un trou derrière les lignes (le secteur était aussi calme que possible), lorsque le 3 août, à trois heures du matin, on nous alerta pour aller dans la direction de Verdun. Nous marchâmes toute la matinée et ce n'est que dans l'après-midi que nous arrivâmes à Beaufort où nous passâmes la nuit du 3 au 4 août. <sup>(absolution générale & V. d'aumônes à l'église)</sup> Le 4, au matin, nous fîmes nos apprêts pour monter en ligne dans la soirée au bois Vimin, au Vaux-Capitaine. Avant notre départ, l'aumônier nous donna une absolution générale dans l'église de Beaufort. Quelques heures avant notre arrivée en ligne, les boches avaient attaqué et avaient gagné passablement de terrain; la nuit réussissant à gagner une partie du terrain perdu. Nous ne fîmes jamais quel régiment nous relevâmes, nous ne trouvâmes personne en ligne, de sorte que le capitaine de ma compagnie dut errant que nous prenions possession, envoyer une patrouille reconnaître l'emplacement des boches. Cette patrouille fut entièrement ramassée par les boches. Le capitaine envoya une 2<sup>e</sup> qui lui fournit les renseignements nécessaires. Pendant cette nuit, les Allemands furent très calmes, ce qui nous permit de construire de petits abris individuels. Le lendemain, vers midi, les boches déclenchèrent tout à coup un violent bombardement qui ne cessa durant notre séjour dans le secteur. Dans la matinée du 7 et du 8, les boches nous attaquèrent; ils furent repoussés par le feu des nos mitrailleuses. Ils renouvelèrent leur attaque le lendemain matin et subirent le même échec. Le temps était très chaud à cette époque, de sorte que nous n'eûmes pas seulement à souffrir des bombardements, mais surtout du manque d'eau.



Les tranchées de eau se trouvaient à 3 km des lignes auprès  
des casernes Marceau et le tir de barrage était si fréquent  
et si intense que personne ne voulait risquer la vie pour aller  
en chercher. Un soir cependant, le H<sup>u</sup> Signor, qui n'était pas  
peureux, se décida à aller ravitailler la section en eau. Le lieutenant,  
je suivis son exemple ; à mon retour, je j'ai failli aller chez le  
docteur. - Nous fîmes réserés dans la nuit du 13 au 14 août par  
le 143<sup>e</sup> et retournâmes au camp de Fontaine Saint Robert. Dès  
qu'on fit l'appel, il fut facile de constater que plusieurs manquaient.  
Nous n'étions que 36 sur les rangs.

Bonzée. A la fin de septembre, nous nous rapprochâmes des  
Casparget, nous rinnes à Bonzée où nous fîmes un séjour très agré-  
able. Je partis de là en permission le 1<sup>er</sup> septembre et rentrai le  
12. Trois jours après mon arrivée retour, je fus désigné pour rempla-  
cer un agent de liaison du commandant qui partait en permission.  
A la rentrée de ce dernier, je partis à Senoncourt faire un stage  
de quatre jours pour la signalisation et liaison de l'infanterie avec  
nos alliés. Peu après, mon bataillon vint en réserve au camp de  
Fontaine Saint Robert. Le 21 octobre je fus nommé lieutenant au  
2<sup>e</sup> bataillon.

Géry. Le 8 novembre, nous quittâmes la Warre. Nous embarquâmes à  
Dugny pour venir au repos à Géry (Meuse). Le repos fut malheureusement  
de courte durée. Le 21 novembre nous fîmes alertes de bon matin  
pour reprendre la direction de Verdun. Nous prîmes le train à Longe-  
ville et débarquâmes à Dugny dans la nuit. Nous passâmes la nuit  
du 22 au 23 à Bellay. Le 23, au matin, nous gagnâmes les casernes  
Maisoncel où nous distribua du ravitaillement pour quatre jours.  
A la tombée nous gagnâmes les Quatre Cheminées où nous passâmes la  
nuit du 23 au 24. Douaumont. Le 24, au soir nous montâmes en  
première ligne à 300 mètres environ à la droite du fort de Douaumont. La  
seconde ligne ne dura que quatre jours, mais il fut très pénible,  
principalement pour les tranchées. La première ligne était violemment  
bombardée jour et nuit et comme nous n'avions pas d'abri, nous eûmes  
fatallement beaucoup de morts et de blessés, et en outre de nombreux



pieds <sup>gels</sup>! Comme nous étions en vue des locks qui mitraillaient continuel-  
 lement, nous ne pouvions relever la tête le jour, nous nous contentions de nous reposer.  
 Par contre, nous étions surexpasés la nuit; les blessés pullulaient dans la tranchée.  
 Le transport des blessés était très pénible; nous nous mettions par bancard  
 à portomes et il nous fallait encore au moins deux heures pour nous rendre au P. I  
 qui n'était cependant qu'à 600 mètres de la 1<sup>re</sup> ligne; c'est que nous avions de  
 la boue jusqu'à la ceinture et si par malheur quelqu'un venait à déposer les  
 pieds dans un trou, drables il n'en sortait plus. Il s'enfonçait jusqu'au cou  
 dans la vase et il n'y avait aucun moyen de le lui arracher. Plusieurs sont  
 morts enterrés dans ces trous d'obus. Dans la nuit du 27 au 29 novembre nous  
 fûmes relevés par le 2<sup>e</sup> bataillon. La 6<sup>e</sup> compagnie vint en réserve à la tranchée  
 où était notre poste, la section de René Sauron de Têlan fut désignée le soir  
 de la relever à arranger la piste qui conduisait en première ligne; c'est ce soir-là  
 qu'il fut tué par un obus. Après la relève nous revînmes aux  
 Quatre Cheminées et après y avoir passé 4 jours en réserve le 9<sup>e</sup> vint nous  
 relever. Nous revînmes au Fort Saint Victor. Nous étions confortablement logés  
 dans une maison particulière. Jeus là beaucoup de distractions; je passai  
 la majeure partie de mes journées à jouer de l'orgue ou de l'harmonium  
 en l'église Saint Victor qui était en face de nous et du presbytère dans la  
 cure qui était à proximité de nous. Après 8 jours de l'arme nous remon-  
 tâmes aux Quatre Cheminées le 8 et le 9, nous fîmes nos mêmes empla-  
 cement, à Douaumont. Nous fîmes cinq jours de première ligne et fûmes  
 relevés dans la nuit du 14 au 15 pour des jours. Et des travailleurs s'ins-  
 tallèrent qui devaient attaquer le 18 à 10 heures du matin. L'attaque avait  
 très bien réussi; à 4 heures de l'après-midi, ils avaient atteint leur objec-  
 tif. Ils firent une avance de trois kilomètres jusqu'à Bezonvaux. Le succès  
 de cette attaque est dû aux généraux Nivelle et Mangin qui la dirigèrent  
 du fort de Douaumont. Pendant les troupes d'attaque nous relâchèrent  
 nous vinrent au repos à Bellersay. Dès mon arrivée, mon père Pierre qui  
 était à Belrupt vint me voir. Nous passâmes 3 ou 4 heures ensemble et nous  
 nous promenâmes jusqu'à Haudouville où nous rencontrâmes de nombreux  
 camarades du 1<sup>er</sup> et du 6<sup>e</sup>. C'est mon père qui m'apprit la  
 nouvelle de la mort Jean-Marie Signor, qui avait été tué le 10 novembre en  
 montant en ligne. Au cours de ce repos, j'assistai à l'enterrement



du colonel De Gouvello qui fut tué à Chamouilla. Il commandait une brigade des zouaves qui firent l'attaque du 15 décembre. C'était le frère du colonel commandant la 41<sup>e</sup> brigade.

Berzonsaux. Quelques jours après l'arance, le 21 novembre, nous allâmes relever un régiment d'attaque à Berzonsaux. Mon bataillon se trouva en réserve. Nous passâmes la nuit de Noël dans ce secteur infernal. Nous fûmes relégués dans la nuit du 24 au 26 décembre par le 412, le 413, le 414 et le 415<sup>e</sup> de inf<sup>rie</sup> et rennes à la citadelle de Verdun. Deux jours après nous embarquâmes à Quigny et le 29 nous débarquâmes à Louppy où le régiment resta au repos jusqu'au 12 janvier 1917. Je partis en permission dans le courant de ce repos. À mon retour, je fus surpris d'apprendre que la division était retournée à Verdun. Elle était en ligne à La Côte du Poire. J'appris que le 65<sup>e</sup> était en réserve du 64<sup>e</sup> depuis cinq jours et devait prendre les premières lignes dans trois jours. Cette nouvelle ne me fit pas du tout plaisir. J'avais déjà une mauvaise impression de la Côte du Poire, lorsque nous étions à Douaumont nous eûmes de grosses pertes par l'artillerie boche qui nous prenait de capilade et qui était en position derrière la cote du Poire. Je rejoignis le train de combat à Rampont et le 21 je rejoignis mon bataillon qui était en première ligne. Comme toutes les équipes de charbonniers étaient complètes, je restai auprès du P. I. avec ~~la~~ compagnie de réserve. Nous étions nuit dans un méchant gouli recouvert à peine d'un peu de terre ; nous n'y étions guère qu'à l'abri de la pluie, un méchant 77 aurait facilement effondré notre cagna. Notre tâche ne fut pas très pénible. Le secteur était sous tous les rapports moins mauvais que Douaumont. Cependant à la fin de notre séjour étaient plus méchants ; ils escrimaient des marmittes, fréquents et intenses sur nos premières lignes et nos réserves et de grands tir de barrage sur l'arrière principalement sur la route et dans le ravin de Bras. Il paraît bien que c'était par cette route et ce ravin que nous faisions nos relèves et notre ravitaillement. - Le 64<sup>e</sup> joint nous releva dans la nuit du 27 au 28. La nuit était bien éclairée par la lune et le sol était recouvert d'une épaisse couche de neige et pour accéder à la première ligne il n'y avait pas de soucis. Comme la 1<sup>re</sup> ligne allemande n'était pas à cent mètres de la nôtre je craignais fort que les boches s'aperçussent de notre relèvement et se mettassent à nous marmiter, produisant de la casse dans nos



rangé. Le cat ne se produisit pas heureusement. Cependant comme nous allions traîner le ravin des Gravier pour prendre le boyau, les boches d'élite eurent tout à coup un tir de barrage de 107 sur le ravin. Cela changea notre plan : au lieu de franchir le ravin pour prendre le boyau, au risque de nous faire massacrer par les marmites, nous préférâmes longer la route de Mal jusqu'au canal et longer ensuite le canal lui-même jusqu'à L'Érville. Nous gagnâmes ensuite le jardin Fontaine où nous serions passés nuit jour de repos. Le 3 février, nous serions été relégués par une autre division, elle était arrivée à Verdun, mais, au dernier moment, le commandement jugea que la division qui tenait la position était plus fatiguée que la nôtre, on rejeta donc celle-ci et nous dûmes patienter en attendant l'arrivée d'une autre division. Nous relevâmes le 6<sup>th</sup> de la Côte du Poire : nous prîmes nos mêmes emplacements. Nous constatâmes que le secteur était devenu encore plus agité. Les boches marmittaient jour et nuit nos lignes et si nous n'eûmes pas quelques abris nous aurions éprouvé de fortes pertes. Nous étions en 2<sup>e</sup> ligne dans une entrée de la sappe percée vers l'ennemi. Nous n'étions pas bien tranquilles car les marmittages boches étaient fréquents et bien nourris et si malheureusement un obus était tombé à l'entrée de notre abri nous avions la certitude d'être éliminés.

Le bon Dieu nous préserva encore de tout danger. Dans la nuit du 13 au 14 nous fîmes enfin passer par le 246<sup>th</sup> de inf<sup>rie</sup>. Nous fîmes à la citadelle et dans la nuit du 14 nous embarquâmes à la gare de Verdun que nous ne serions pas revoir d'après la guerre. L'embarquement fut long et agité, parce que les boches se mirent à bombarder la gare. Nous n'eûmes aucun mal. Nous débarquâmes à Chieblemont (six km de Vêtry-S.-François). Quand nous nous fîmes bien nettoyer et bien remis de nos fatigues endurées dans les tranchées boueuses de Verdun, nous nous remîmes en marche vers le camp de Mailly où nous serions faire un stage dans le but de nous initier aux nouvelles méthodes de combat. Nous partîmes le 22, à l'aube du jour, et après avoir passé par



Moyets, St Rémy, Bathy, Soubis, nous  
 nous arrêtâmes à Châtelain, petite bourgade  
 de quinze cents habitants environ. Pour le pat. à  
 me la nuit. Notre infirmerie se trouva dans  
 la mairie. Le lendemain matin nous conti-  
 nuâmes notre chemin et nous arrivâmes dans  
 l'après-midi à Tilly-aux-Bois (Aube).  
 Ce fut là notre cantonnement pendant nos gran-  
 des manœuvres du camp de Mailly, en vue de préparer  
 l'attaque du chemin de Damas le 16 avril. Le 11 départ du camp de Mailly  
 et pour la direction de Meaux. A la 1<sup>re</sup> étape, nous continuâmes à Plancy (Aube),  
 à la 2<sup>e</sup> à St Just (Aube) qui possède 1 magnifique église, à la 3<sup>e</sup> étape  
 (le 14) à Villiers-aux-Corbeilles, à la 4<sup>e</sup> (le 15) à Fontaine-Sous-Montai-  
 guillon (ici nous avons franchi les limites de la Seine et l'Aube). A la 5<sup>e</sup> étape  
 (le 17 et 18) nous continuâmes dans la ferme Coëbrein <sup>en</sup> aux Villers St Georges,  
 à la 6<sup>e</sup> étape à Pélange, et le 20 nous étions à ~~Neaumontier~~ <sup>en</sup> Sammeron d'où  
 nous gagnâmes Coulomne (9 km de Meaux). Nous avons ~~été~~ <sup>eu</sup> ~~passé~~ <sup>passé</sup> 99 jours,  
 mais le 26 nous fûmes alertés avec ordre de nous rendre à Sammeron d'où  
 nous embarquâmes en auto le 27 pour Chaudun (Aube). Le 29, nous prîmes  
 nos positions à Hargival, à 5 km de Soissons. Nous montâmes en ligne sans renfort  
 ment et après 25 km à pied, de nuit, le 30 nous étions sans vivre. Les boches  
 étaient calmes. Le 30 ~~soir~~ <sup>matin</sup> 7 h du matin, une patrouille de la 9<sup>e</sup> cie boche, et encon-  
 tra une patrouille boche. De part et d'autre ce fut la fusillade. La 9<sup>e</sup> eut 2 blessés et  
 probablement aussi un mort. Notre P. se trouvait dans une carrière de Vermes, à 2 km 5 de  
 ligne. Les allemands, dans leur recul avaient ~~été~~ <sup>été</sup> ~~saucage~~ <sup>saucage</sup>, détruit tous les villages de fond  
 en comble, et abattu <sup>coups</sup> tous les arbres fruitiers. C'était ignoble. Le 30 ~~Mar~~ <sup>Apr</sup> la  
 21<sup>e</sup> division fit une attaque générale. Le 3<sup>e</sup> btm du 9<sup>e</sup>, et particulièrement la 9<sup>e</sup> et 10<sup>e</sup>  
 Cie eut à déplorer la perte de plusieurs de leurs. L'adj. ~~de~~ <sup>de</sup> ~~Raison~~ <sup>Raison</sup> y fut tué et le capitaine  
 Houlin de la 9<sup>e</sup> cie grièvement blessé mourant dans la nuit. Edmond Hable y perdit son père.  
 Nous relevâmes les blessés toute la nuit assistés de 5 équipes de musiciens et de 4 équipes  
 du 2<sup>e</sup> btm. Pendant l'attaque l'artillerie dormait bien et les mitrailleurs crachaient  
 de leur mieux. Le 31, au matin, la 10<sup>e</sup> cie relataquait pour prendre une carrière  
 aux boches, elle s'en rendit maîtresse sans peine. Vers l'après-midi du 31,  
 comme il plaçait des observateurs, le lieutenant Gaudin aperçut les boches sur la



plaine, il fut feu aussitôt avec le fusil d'un porte, mais au même instant il fut  
battu par une balle boche. Or la nuit du 31 Mars au 1<sup>er</sup> avril, le 3<sup>e</sup>  
b<sup>te</sup> fut relégué par le 2<sup>e</sup>. Celui-ci fut l'offensive des 1 h  $\frac{1}{2}$  du matin mais  
sans succès. - Le 21<sup>e</sup> division attaqua le 2<sup>e</sup> à 10 h et réussit à prendre les  
positions qu'elle avait mission d'enlever. Le 2<sup>e</sup> b<sup>te</sup> subit de nombreuses pertes  
et fut 80 prisonniers du 390<sup>e</sup>; il fut relégué ensuite par le 1<sup>er</sup> b<sup>te</sup> le 2. La tâche  
du 3<sup>e</sup> était désormais achevée, le 1<sup>er</sup> b<sup>te</sup> se contenta de garder le terrain conquis. Le  
5 avril le sol était recouvert d'un épais manteau de neige. Le 6, au soir, nous fûmes relé-  
gués par un régiment de sénegalais. Et

Pour notre opération à Berny, la 22<sup>e</sup> division opérait à Vauzailles et à Laffaux.

Nous passâmes la nuit du 6 et du 7 à Chaudun, et le 8, au matin,  
c. à d. le dimanche de Pâques, nous partîmes pour St Rémy où une bonne  
femme germanophile osa nous dire la présence de boches sur le plateau. Le 12,  
nous fûmes à Arcis St Restitut où nous rencontrâmes la 22<sup>e</sup> division. Nous y  
passâmes 2 jours et arrivâmes à St Leuval salut au C. V. sac. Le 13, sans  
l'après-midi je me rendis à Plessier voir mon père. Je eus le plaisir d'y  
rencontrer aussi M<sup>r</sup> Borro, Nicolas, Léray. Le 15, à 1 h. du matin, départ  
pour Canicourt; c'était la <sup>première</sup> Lorraine, je fis une promenade avec Henri Penning  
jusqu'à Mont Notre Dame. Le 16 nous allâmes plus à l'est et nord, à Juvacourt.

Le 17 ce matin fut se déclancha l'attaque entre soissons et le plateau de Craonne.  
L'attaque avait réussi nos serions allés direct<sup>ement</sup> en ligne. Le 18, arrivés à  
Gargnan, où nous passâmes la nuit en bivouac dans un grand entomoir.

A 10 h. du soir nous montâmes en réserve à 1 km au nord de Paissy, dans des trous  
y trouvaient de profonds ronds, creusés à flanc de colline et envahis par des bois  
qui ne voulaient pas se couper. Comme la liaison était mal assurée nous fûmes  
perdus en route et pris sous un bombardement d'obus à gaz; nous ne réussîmes  
à gagner notre emplacement qu'à 10 h. du matin. La faute en incombait au  
cap. Laurent, dit "fond de baze". Le 19, allenté au gaz. Le 18, j'apprenis  
que mon oncle de Quenier, Jean l'ameur était mort le 13.

Le 19, au soir, lorsque fut le régiment était alerte, nous reçûmes l'ordre du  
médecin divisionnaire de nous rendre à Crozon, (village situé à 3 km au nord de  
Paissy et occupé par le 93<sup>e</sup>) pour reléguer les sénegalais et zouaves qui fouaillaient  
le sol depuis l'attaque du 16 avril. Après rendition au P. S. du médecin chef  
du 93<sup>e</sup>, un tir de barrage d'une intensité extraordinaire se déclancha

Chemin de  
travers



de la part des Boches sur notre secteur; une sautoise boche en observation avait repéré notre déplacement. Ce feu dura jusq. de 4 heures de la même intensité. Enfin vers 10 h. du soir une calme se rétablit et nous pûmes à nouveau débarrasser le sol de nos cadavres. Chaque équipe releva 2 morts. Nous étions harassés car nous n'avions rien mangé depuis le matin, et nous avions 1 km 5 à parcourir avec nos morts sur les épaules.

Le 22, un ariateur boche dans un combat aérien, abla descendit un ariateur boche auprès de Boulm.

Dans la nuit du 28 au 29 nous montâmes en réserve du 64<sup>e</sup> avec la 11<sup>e</sup> Cie, dans la tranchée des Réduits. Le 29, le 10<sup>e</sup> et le 11<sup>e</sup> Bts prirent les lignes. - Notre petit poste avancé situé dans un entonnoir, était à 5 km de celui des boches, c'était une petite <sup>fortification</sup> granade. Vers le soir avions nous à relever de nombreux blessés couchés.

Le 30<sup>e</sup> matin, à 4 heures H, c. o. s. a. g. h. frappant, tout le 11<sup>e</sup> corps partit à l'assaut, ayant pour mission d'enlever la tranchée du Dadora. Le 3<sup>e</sup> Bt du 64<sup>e</sup> sortit sans un ordre parfait et atteignit son objectif presque sans perte, il fit une centaine de prisonniers (le 11<sup>e</sup> en fit 5.300). Mais le soir, à la tombée de la nuit, les boches contre-attaquent. Le 62<sup>e</sup> avec lequel nous étions en liaison sur notre droite dut se replier en laissant de nombreux prisonniers à l'ennemi. Nous sommes jûmes obligés pour retenir la ligne, de s'imiter, après une petite acharnée à la batomette et à la granade. La 11<sup>e</sup> Cie par 6 reprises différentes se battit corps à corps avec les boches; plusieurs restèrent dans la ligne allemande entre autres le s/p. Le Gall. Nos troupes reculèrent jusq. à la tranchée de départ. La 11<sup>e</sup> Cie ne regagna cette ligne que le lendemain matin, à 4 h. Le repli encombait à nos généraux: n'ayant ni munitions, ni renforts, rien d'étonnant que nous nous repliâmes. Nos pertes furent considérables: la 9<sup>e</sup> Cie n'avait plus que 30 hommes et la 11<sup>e</sup> 26 seuls. La plupart de nos morts et de nos blessés restèrent dans les lignes ennemies. A la suite de cette attaque H. Pémis fut proposé pour la médaille militaire par le colonel de Gurello qui commandait la brigade. Notre lieutenant colonel était Trouzergue et notre commandant du 3<sup>e</sup> bat. de la Roche Montois. Les 6<sup>e</sup>, 9<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> Cies furent alors relevés par le 64, elles vinrent en réserve dans la tranchée de Transconne.

Le 7 mai, le régiment fut relevé par le 22<sup>e</sup> R. I. (28<sup>e</sup> division). Nous



rennons cantonner à Serral et le 29 nous gagnons Loupaigne. Le 30, au matin, nous embarquons en auto pour Riquebourg (à 2 km de Redons-sur-Matz). Nous jetions très bien l'œil; le curé du village était très sympathique, très familier avec les poilus.

Le 29 mai je partis en permission, embarquai à Rennes. Par une coïncidence heureuse, mon père vint me rejoindre à Plomeur le 30<sup>juin</sup> mai. Je repartis le 11<sup>juin</sup> pour de l'arrière de l'auto de Riquebourg ne pouvant voir avant mon départ.

Le 11 juin, le 69<sup>e</sup> partait pour Moulignon (à 16 km au nord de Paris).

À mon retour de permission je dus rejoindre le D.D. à Rennes. Le 15 je rejoignais mon bataillon à Moulignon. J'y reçus l'hospitalité chez une bonne vieille dame, très pieuse. Elle habitait seule avec les deux petits fils: Marguerite et Marcelle, la une âgée de 11 ans, l'autre de 9. Le 24 juin, elle m'offrit à l'occasion de ma fête un superbe bouquet tricolore cueilli parmi les plus beaux de son jardin. Je convenais d'arroser ce bouquet de la St Jean; la chose fut faite par une bouteille de Madère que nous dégustâmes avec M. Pizré, Hubert, Gicquien et H. Penning. Mme Chabot fit par les frais des gâteaux et du café. Le 25<sup>juin</sup> nous le repos touchait à sa fin, le 27<sup>juin</sup> était le jour fixé pour le départ. Avant de partir avec M. Pizré avant notre départ et, au moment de la séparation, les petits fils avaient répandus leurs plus chaudes larmes.

Le 28 juin, au matin, nous débarquons à Velle et rennons cantonner à Moyencourt où je fis connaissance d'un prêtre du 2<sup>e</sup> Bataillon de M. Le Lee, de Plabennec. Le 29, nous allâmes cantonner à Teller St Christophe à proximité de Ham. A Moyencourt les boches avaient enlevé les trois cloches de l'église et tous les autres objets de valeur qu'elle contenait, comme les chandeliers en cuivre. Le 30, nous rennons en réserve au Grand Serrancourt.

Tous les soirs, les cités allaient faire des travaux jusqu'en 2<sup>e</sup> ligne, accompagnés de leurs brancardiers. Le 14 juillet, Henri Penning était promu caporal. Pendant notre séjour au Gp. Serrancourt nous jouions tous les jours nos cartes dans la cantine "la Dommé" qui se trouvait à proximité du village.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet nous marchâmes en 2<sup>e</sup> ligne à Grezzy, tandis que les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> bataillons prenaient les trois lignes. Nos positions consistaient en une simple toile ondulée placée à flanc de coteau et recouverte d'une mince couche de terre. Heureusement le secteur était calme, et tous les jours, M.

1917  
15 juillet 1917  
12

1917  
1917  
12



L'aumônier y célébrait la messe dans une serre. Mais voici un brusque changement. Les boches se précipitent, et déclanchent une attaque impétueuse le 19 juillet, à 8 h  $\frac{1}{2}$  du soir: Des rafales de torpilles tombent <sup>autour</sup> sur nos positions jetant le désarroi et l'épouvante parmi les poils qui s'amusaient gaiement aux cartes. Au même instant les boches s'élançant par-dessus le parapet et d'un bond s'emparant de notre première ligne. On les gardait pas longtemps, mais une contre-attaque s'ensuivit aussitôt de notre part. Tout le terrain perdu fut reconquis, à l'exception d'un petit poste de la 2<sup>e</sup> Cie.

Vous reçûtes alors l'ordre d'aller renforcer la 2<sup>e</sup> Cie, et le 20 juillet, à 5 h  $\frac{1}{2}$  du matin, nous attaquâmes de concert avec la 1<sup>re</sup> Cie. Vous emportâtes la première ligne boche, mais, chose si fréquente à ce moment, les munitions étaient faibles. Il fallut alors nous replier dans notre ancienne tranchée, et ce recul nous coûta fort cher, nous laissant dans les lignes ennemies de nombreux blessés et morts. C'est la journée du 20, nous le consacraons à relever les blessés et à les transporter au D. S. qui se trouvait dans une sage creusée dans le flanc d'une colline à Guzy. L'après-midi fut encore agité: Une rafale de torpilles boches tomba sur notre première ligne, en esclissant 8 hommes de la 1<sup>re</sup> Cie. Aucun ne put être sauvé. Dans la suite le secteur fut un peu moins agité.

Struillou Jr. Le 20 Kerrer, en lecture, fut fait prisonnier dans l'attaque déclanchée par les boches le 18 juillet, au soir.

Dans la nuit du 29 au 30 juillet, nous fûmes relèves par le 93<sup>e</sup>. Vous vîmes au repos à Guzy, petit village situé à 18 km de nous et resté indemne, à l'exception de l'église. Le 3 août 1917 vol de 30<sup>00</sup> par un renouveau. Le 12 août nous relèves le 93<sup>e</sup>.

Le 21 août je partais en permission. Je fus habillé à Artemps. Je pris le train de 23 h 38 à Ham, le 22, et le 24, au matin, j'étais à Honen. Le lendemain de mon départ, le 25<sup>e</sup> attaquait au jour et subissait dans la suite deux contre-attaques boches très fâcheuses.

Ma permission tenait fin le 2 sept. Le 3, au soir, j'avais rejoint le Dépôt d'Instruction. Je rejoins le 31 août le 4, à Fithon, et le 5, nous venons à Languerois (4 km au sud de Ham et 2 km à l'est de Vaux). Nous en repartîmes le 9, au soir, pour aller à Vesle embarquer en chemin de fer. Le 10, au matin, nous débarquons à Villers-Cotterets. Le lieu de notre cantonnement était Épaux-Bézu (9 km au nord de Château-Thierry). Nous y arrivâmes



le 11, après une marche de 60 km. Nous y passâmes d'excellentes journées. Dominique Trouost en profita pour se rendre à Paris.

Le 23 sept, au matin, nous en repartîmes et vîmes cantonner à Gramaille (3 km au nord. et de Gulchy le Château). La marche fut très fatigante, le soleil dardait les plus chauds rayons. Aussi ne fut-il pas étonnant qu'un de nos camarades tomba en route d'épuisement et mourut aussitôt.

Le 24 sept nous vîmes à Berdeuil et à Lime. Le 25, au soir, à Cys-la-Commune, à 8 km environ de la ligne. Tous les soirs les poches allaient en corré jusqu'en 2<sup>e</sup> ligne, et le trajet était très périlleux. La 2<sup>e</sup> nuit nous fûmes surpris par un feu de barrage sur la route de la ferme Rochefort. Nous eûmes 2 blessés et deux grièvement. Dans la nuit du 30 au 1<sup>er</sup> oct nous eûmes un nouveau blessé; un éclat d'obus lui avait <sup>au ras du</sup> tranché le talon droit.

Cela n'est qu'après une très longue recherche que nous réussîmes à trouver un poste de secours d'artillerie pour le soigner et le soigner.

L'après-midi du 3 oct, je la passai avec René Guichardons et Laurent Pétay. Nous déjeunâmes deux bouteilles de vin bouclé à la coopérative de Prele.

Dans la nuit du 5 oct, nous fûmes relégués par le 1<sup>er</sup> Btm. <sup>et vîmes</sup> ~~la 11<sup>e</sup> Cie mit~~ à Braime. Le 6, au matin, le 3<sup>e</sup> Btm allait à Epauze, tandis que la 11<sup>e</sup> Cie restait à la gare de Braime armer la police. Les francs-tirateurs restèrent avec deux cits. Nous étions logés cantonnés au café de la gare. Nous y fîmes un excellent séjour jusqu'au 2 oct. Le 19 je reçus la visite de mon père qui était alors à Courvelles (2 km de Braime). Nous déjeunâmes ensemble, et le pinard coula abondamment. — Braime était souvent bombardé par obus, de même que les alentours de la gare.

Pendant ce temps, le 1<sup>er</sup> et le 2<sup>e</sup> Btm du 15<sup>e</sup>, à l'occasion de l'attaque de la Malmaison le 23 oct, ravitaillaient l'artillerie et furent bien éprouvés par les gaz. L'attaque fut menée par des chasseurs et des zouaves qui firent une avance de 6 km en face du fort de la Malmaison sur une longueur de 9 km.

Le 28<sup>e</sup> oct, la 11<sup>e</sup> Cie fut reléguée à Braime par la 10<sup>e</sup> Cie du 19<sup>e</sup>, et vint à Chavrisse, <sup>où elle</sup> rejoignit le 3<sup>e</sup> Btm. Le Btm vint ensuite à Marek, tandis que les francs-tirateurs allaient aux Crouttes.

Le 30 oct. nous serions relégués le 13<sup>e</sup> Btm endigué dans le secteur de Pargny-Titry.



Reims

alors très agité, mais le 4 on nous apprenait que le 65<sup>e</sup> était rayé de la 22<sup>e</sup> division pour être rattaché à la 134<sup>e</sup> division (65, 100 et 63<sup>e</sup>).

Le 15 nov, nous embarquons en camions aux Crouttes et nous fûmes transportés jusqu'à Meuse, où notre nouveau général (Petit) nous passa une revue. Nous fûmes ensuite dirigés sur La Neuville (5 km au n-o de Reims), le 21 nov. H. Reminif promut sergent.

Le 29, au matin, nous prenions les lignes en face du fort de Brionville dans un secteur très calme. Quelle déception ! Vers midi, les Coches nous saluèrent par une canonnade de 105 qui dura 1½ heure.

Le 7 déc la 9<sup>e</sup> cie nous releva et la 11<sup>e</sup> mit à réserve à 99 km en arrière, à Courcy. Le 19, nous relevâmes la 10<sup>e</sup> en ses lignes.

Le 28 déc je partis en permission de 12 jours. Le 8 janvier, jour de mon départ de la maison était très mauvaise. Je dus me rendre à la bicyclette à Pont-à-Allé prendre le train sous la neige et la gelée. Le 9, au soir, je rejoignais mes camarades à Cuvier. Excellent séjour, nous disposions du foyer du soldat.

Le 19 déc, nous relevâmes le 295<sup>e</sup> R.I. au huiquet (2 km au nord de Reims). Secteur très tranquille.

Le 22 janvier 1918, le ministre Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat, directeur du service de santé, était de passage à Reims.

Le 27 janvier nous fûmes relevés par la 3<sup>e</sup> division. — Retour à Cuvier.

Le 28, 28 5 h du matin, grande marche à plusieurs étapes pour nous rendre à un cantonnement de repos. 1<sup>er</sup> Etape (16 km) à Courcy - 2<sup>e</sup> Etape (16 km) à Venteuil. Nous y passâmes 9 jours dans le plus grand calme. Match de foot-ball contre la musique qui fut battue pour la balle à 1.

Le 7 février, départ de Venteuil. 1<sup>er</sup> Etape : Marfaux - 2<sup>e</sup> Etape : Chillois. Pendant 11 jours le régiment n'y employa à organiser la défense de l'arrière du front.

Le 18 février départ de Chillois pour Reims. Le 19, au matin, nous étions cantonnés dans la caserne Hedcock, à Reims - dans la rue Bérthemy. Caves assez confortables : hommes et matelas, éclairage à l'électricité. Dans la même cave venait loger une cinquantaine de civils occupés à Reims à préparer le champagne. Les caves de Reims étaient encore pleines de champagne. La cave Moët en contenait pour 75.000 bouteilles par

1918



Guillaume II en 1914 et gardé sur requête par le gouvernement français.

Le 2 mars, au matin, nous relevâmes au Linguet le 2<sup>e</sup> bataillon. La nuit et la journée précédentes avaient été très agitées, l'ennemi fut violemment bombardé. A 12 h 30 les Boches sortaient en face de Courcy, mais ils se heurtèrent nez à nez avec des zouaves qui, sortis en même temps, les repoussèrent vigoureusement.

Le secteur du Linguet était relativement calme, les morts et blessés étaient assez rares. Aussi le capitaine Lenoir de la 11<sup>e</sup>, pour trouver mal de laisser des brancardiers dans l'attente, trouva-t-il ingénieusement le moyen de les employer jour et nuit comme les autres faibles soit à transporter des matières au rouleau de fil de fer en ligne, soit à faire des fusées pour la tranchée, soit à faire des constructions de emplacements de tir, voire même à poser du fil de fer barbelé en avant des premières lignes. C'était une ignoble violation de la Convention de Genève.

Pourquoi ces méfaits, car la plupart des officiers avaient ces mêmes sentiments, pourquoi ces méfaits répétés? Ils se mauvaient-ils les brancardiers se reposent dans les secteurs calmes? Est-ce que dans les secteurs agités, comme à l'ordure, au chemin des Dames, ils auraient leur sort? N'étant-ils pas heureux de les trouver auprès d'eux pour les relever si une balle malheureuse venait à les frapper. Et si un coup de chien venait à se produire subitement, qui relèverait les blessés? qui les transporterait au P. S.!! Si les brancardiers sont déjà épuisés, harassés, par la fatigue des affaires, n'est-il pas clair que les blessés en souffrant, et peut-être même resteraient totalement sans secours?

Le 9 mars, au soir, l'atmosphère change tout à coup à nos yeux. De tous côtés autour de nous ce n'est que feu et fl. Un bombardement semblable à un roulement grondement de terre s'éclate; le ciel est tout en feu. Une chose de grande importance, nous nous attendons à un coup de main de la part de nos ennemis. Nous demandons aussitôt un tir de barrage et notre artillerie se mit à donner de toutes ses forces. Les fantassins boches, qui s'étaient glissés à la faveur de la nuit tombante, en embuscade devant nos petites postes allaient s'apprêter à assaillir notre tranchée, mais le feu de notre artillerie les en empêcha. Ils obliquèrent alors sur leur droite et fondirent sur une section du 100<sup>e</sup>. Après s'être livrés au carnage, ils s'en retournèrent en emportant 12 prisonniers.

Le lendemain, trois boches perdus sans nos lignes se rendaient.



La canonnade boche avait été extrêmement intense. Bien qu'elle ne durât qu'un quart d'heure ou 20 minutes, nos tranchées se trouvèrent entièrement nivelées. Nous eûmes 2 morts, 2 blessés, Goulet et Apart.

Ma tante Marie-Jeanne rendit l'âme à Dieu le 8 mars 1918.

Le 14 mars, relâché par le 1<sup>er</sup> b<sup>tn</sup>. Nous vîmes <sup>au repos</sup> ~~en terre~~ à Teller-sau-~~He~~ Pless. Très bon cantonnement. Le civil était encore. Le village devait peu après être saisi par l'artillerie boche. Tous les soirs nous jouions au football. Nous eûmes une rencontre avec une excellente équipe du 82<sup>e</sup> artillerie qui s'y trouvait en position et fîmes battre par 3 buts à 2. Quelques jours <sup>après</sup> nous eûmes la revanche et les battîmes par 1 but à 0.

Le 25, au soir, nous marchâmes en réserve au boyau C. B. R.

Le 2 avril nous étions à Saint Brice. Le 4 avril, à 10 h du soir, un aéro français revenant de bombarder les lignes boches prit feu et vint s'écraser à 150 m de Crèpeux, au bord de la route de Reims à Brienne. En tombant il fit éclater une bombe. Les aérateurs furent totalement carbonisés.

Le 7, au matin, nous accompagnâmes la 10<sup>e</sup> et la 11<sup>e</sup> C<sup>ie</sup> au C. J. D à Chamigny, en vue de la préparation d'un coup de main.

10 avril  
citation

Le 10, au soir, eut lieu le dit coup de main en avant des Linget. Le bombardement commença à 7 h 15 et à 7 h 30 sortaient les vagues d'assaut. Sous une pluie d'obus. Un de nos lanceurs, le tourmeuse, dit "bou nouille" fut blessé par un obus dès le départ, entre les deux lignes. Nous atteignîmes les 1<sup>res</sup> lignes boches où les tranchées étaient entièrement nivelées, sans espoir de caverne et sans rencontrer de résistance. Mais quand nous atteignîmes leur 6<sup>e</sup> ligne, les boches ne voulurent plus reculer, et un violent combat à la grenade et à la mitrailleuse s'engagea. Nous eûmes une dizaine de tués dont le 1<sup>er</sup> Lt Gurgian. Nous étions accompagnés d'une section du génie qui fit sauter toute les sapes boches acc. de et hommes de minérite. Le retour sans nos lignes se fit d'ores et déjà.

Le lendemain matin nous descendîmes à La Meuse. Le 13, au soir nous retournâmes aux cars Heitsch.

Depuis le début d'avril, Reims est violemment bombardée, surtout par des obus incendiaires. Presque toute la ville est devenue la proie des flammes.

Cars de Reims. Reims contient trois cars principaux :  
1<sup>o</sup> Le car Gomry, qui mesure 32 km de longueur. Elle renferme un nouveau



d'une contenance de 750hl.; le 2<sup>e</sup> de France pour la capacité de contenance.

2<sup>e</sup> la case Houmm.

3<sup>e</sup> la case Huiddeh.

Le 19 avril, nous retournâmes au Hamelin du Luquet la 3<sup>e</sup> Cie. Nos postes étaient au C. B. R. Jamais on ne nous avait laissés plus tranquilles et jamais nous ne fûmes plus heureux au front.

Le 29 avril, nous fûmes relevés par le 2<sup>e</sup> Btln et vîmes au repos à Le Héguen. Nous y passâmes dix bons jours.

Le 9 mai, au soir, jour de l'Ascension, nous montâmes à la Haubette. Heureux séjour! Notre seule occupation était de soigner les malades atteints d'une épidémie de grippe et renfermés dans une chambre d'isolement.

Le 17, nous allâmes à la rue Pontardin, à proximité du P. S. du médecin chef.

Le 19, nous retournâmes au réseau du Btln au logau C. B. R.

Le 16 mai, ma tante Marie arrivait de Querrien à Krouague.

Le 22, préparation d'artillerie sur le secteur de Bernay en vue d'une attaque <sup>après 8 mai</sup> sur Bernay. <sup>1<sup>er</sup></sup> Je participai ce même jour à 10h -  $\frac{1}{4}$  <sup>au soir</sup> et fus fait mener par une Cie de 63<sup>e</sup>, une Cie du 3<sup>e</sup> Btln du 63<sup>e</sup> et une Cie de colonnes.

Offensive la che  
du 27 mai 1918

Le 27 mai, tandis que nous tenions les lignes au Luquet en avant Reims, une offensive boche se déclancha sur le secteur Reims à Voisiers. Ils cherchaient également à s'emparer de Reims par de petites attaques ~~successives~~ souvent répétées sur le secteur de Béhény et du Luquet. Leur avance ne fut que de 2 ou 300 mètres, et c'est Reims qui n'était défendue que par 300 4 Cies. Notre bataillon resta cinq jours sans liaison avec le reste du régiment, sans ravitaillement ni correspondances. Nous apprîmes plus tard que pendant ce temps le 1<sup>er</sup> Btln faisait face sur notre gauche aux boches et se faisait massacrer sur le plateau de Gomilgny. René Lillane y trouva la mort. Quant à Reims, elle était rasée comme, et nous nous crûmes pendant longtemps sacrifiés. Notre artillerie ne tirait plus, les renforts n'arrivaient point. <sup>Quand tout fut résistance</sup> nous pu opposer aux boches. Ils nous avaient attaqués en force selon leur habitude? Jamais autant de champagne ne fut bu à Reims; pourquoi le laisser aux Boches? Enfin le 3 juin nous fûmes relevés par un Btln du 63<sup>e</sup>, et le soir même, après 24 heures d'arrêt à Viller-aux-Bois, nous remouâmes en ligne en avant de Bejams où se tenait le 22<sup>e</sup> colonial. La journée du lendemain fut très agitée: nos deux lignes furent violemment bombardées par les 150 à gaz (un tué et un blessé). Le calme revint ensuite.



Le 7 juin, la 9<sup>e</sup> et la 10<sup>e</sup> cir. reçurent l'ordre d'attaquer avec à même temps, par notre M<sup>re</sup> bls et qq coloniaux en vue de prendre la 1<sup>re</sup> ligne boche. Attaque des artilleries. Impossible de faire reculer les boches armés de mitrailleurs qui crachaient sans répit. Le M<sup>re</sup> bls eut 2 morts : Lurano et le cap<sup>al</sup> Charrier, et qq blessés. Aussitôt l'attaque finie, notre équipe fut proposée pour une citation par le capitaine Crozier.

Chahon

Le 10 juin, nous étions reclus par la 1<sup>re</sup> tirailleurs et renions en réserve à la Haie Blanche, sur la route de Remire à Eprenay. Nos positions aussi mal que en 1<sup>re</sup> ligne : mal logés dans une tranchée, n'ayant pour nous couvrir qu'une capote, très bombardés parce qu'à cause de batteries en position, auprès de nous et repérés par l'artillerie allemande. Pour le soir nous allions présenter les tranchées en ligne et devions traverser Remire à ce moment très bombardée.

Histoire de Dom.  
Gronost et de  
Laromant

Le 11 juin, au soir, folie histoire. <sup>Vin</sup> C<sup>ie</sup> était partie en corvée accompagnée de deux brancardiers : Maldest et Jabet. Je restai dans la maison blanche avec Dominique Gronost, et nous nous étions couchés dans notre gourbi. Comme nous étions endormis, qq un se présente à la porte de notre gourbi et surprend s'il traverse du monde il demande : "Qui est là ?". Dominique réveille par ce <sup>appel</sup> se réveille et répond : "ce sont les brancardiers". "Qui ça, répond l'autre ?". Gronost, <sup>appel</sup> répond mon camarade". "Alors, est-ce qu'il y a des nouvelles", répete. L<sup>re</sup> il, Cui il s'en va. Qui s'agitait cet homme si terrible et si menaçant ? C'était le s/ltent<sup>e</sup> Laromant, un blanc bec de la 1<sup>re</sup> ligne. Il était en état d'ivresse, et jaloux de voir le pils boire du champagne tandis qu'il en consommait l'entendement à l'excr<sup>pt</sup>, il fouillait dans les gourbis pour y trouver qq bouteille et la briser. — Le lendemain matin Dominique et tout surpris d'apprendre un médecin auxiliaire Protet que Daromant leur avait porté 4 jours de prison et le cap<sup>al</sup> Crozier 7 jours. Le motif était : n'est pas allé en corvée. Gronost s'explique alors. Il lui fait savoir que, conformément au règlement du service médical et après entente avec M<sup>re</sup> Chauvrez, les brancardiers pouvaient se servir par moitié pour servir les corvées, deux se reposant pendant les 2 autres viciaient au travail. — M<sup>re</sup> Protet lui promit d'arranger l'affaire. Mais il était sans influence auprès des officiers, car c'était un gamin, il ne fut pas écouté du commandant qui lui répondit que cette affaire ne le regardait pas et que les brancardiers n'étaient pas sous les ordres. Bref, la punition alla au colonel et fut portée à 15 jours, Dominique et menace d'être relevé de son poste et d'être privée de la citation qu'il avait si bien méritée le 7 juin.



Le 18 juin, à 6 h du soir, violent bombardement sur nos lignes. Après 2  
 jours légers jusqu'à la Marine Blanche c'était une véritable pluie d'obus. De pas-  
 calibre et surtout d'obus à gaz. Comme nous étions en réserve à la Maison Blanche  
 nous fûmes aussitôt alertés et reçûmes l'ordre de nous transporter en avant du  
 cimetière de la Haubette situé sur la route de Béjams. Nos parents dans un feu de  
 barrage infernal au pied de l'Ymnasique et le marque sur la figure, et chose ex-  
 traordinaire, ma cic n'eut ni blessure ni mort. A notre arrivée à cet empla-  
 cement nous étions exténués. Nous y passions toute la nuit jusqu'à 3 h du lendemain  
 matin à la belle étoile; heureusement qu'après 1 ou 2 heures, le calme revint.

Pourquoi ce bombardement nocturne? Pour préparer un coup de main sur le secteur  
 de Clairmarais. Notre bataillon eut beaucoup de pertes, mais les boches ne réussirent pas  
 à atteindre nos tranchées. C'est au cours de ce bombardement que Laurent  
 Oria et Athanase Carreau furent gravement intoxiqués et tués. Athanase Carreau  
 en mourut à l'ambulance.

Après ce coup de chapeau, nous nous rendîmes aux cars Philippe à Remis; nous  
 y passions 2 jours et une nuit et fîmes de nombreux coups de main sur les cars  
 de Remis.

Dans la nuit du 20 au 21 juin, nous partîmes en la gare St. Charles. Le secteur  
 était très calme, nous avions une bonne sape à 1 km de lignes et en proximité  
 du P. C. du capitaine. Le 22 juin, l'agent de liaison figure, tandis que nous nous  
 apprêtions à manger un chat que notre ami Jabet avait soixante bien préparé, mit  
 m'appréhender que je partais en permission. Je m'empressai de faire mes préparatifs  
 et après avoir pris congé de mes camarades, je me dirigeai vers la cuisine d'où la  
 solitude de vaillamment de suite m'emmena <sup>emmenant</sup> au bras de combat. Le 26, je  
 pris le train à Marcuil et le 27 j'étais à Romeur. Excellente permission.

Le temps était superbe, mais la restriction commençait à se faire sentir sur  
 le pays: le pain faisait défaut et il n'était pas mangeable, étant  
 exclusivement fait de farine d'orge. Cependant cette permission j'assistai aux  
 pardons de Breffagat et de Kérou mat. Le 9 juillet j'eus la visite de René  
 Guichaoua. Le 11 juillet c'était le départ. A Quimper je manquai le train  
 des permissionnaires qui, depuis 20 jours, partait à 10 h 45 au lieu de 11 h 30.

Le Hoigne et Antoine Gledier m'accompagnaient. Nous prîmes l'express de Paris  
 à 5 h 30. Nous descendîmes à Amsterdam. Impossible de sortir de la gare.  
 gardée de tous côtés par les sentinelles. Nous étions environ 300 permissionnaires.



On nous fit entrer dans une salle où l'on nous obligeait à faire fumer nos  
 permissions. Je pus éviter cette opération, car elle devait nous coûter 8 jours de prison,  
 à notre retour au régiment. On nous fit ensuite à Juvigny pour prendre la grande  
 ceinture <sup>après avoir passé un jour de retard</sup>. Mais à Juvigny nous apprenons qu'en renseignements auprès des civils, et  
 comme nous sommes cités nos 8 jours de prison, par un jour de retard en faisant la  
 ceinture, nous nous décidâmes à repasser par Paris. Nous débarquâmes à la gare  
 Montparnasse et sortîmes de la gare sans incident. Nous nous rendîmes ensuite  
 à la fin de l'été en notre chère reprise le train pour Paris - Corry.

Le 12, au matin, je descendais à Germaine et le soir je rejoignais ma  
 ci avec la voiture de recattement aux cars Heidrich. Le lendemain nous  
 fûmes le 14 juillet avec du champagne.

Alors du 14 juillet

Dans la nuit du 14 juillet, nous fûmes profondément, nous  
 fûmes subitement alertes. Les Russes <sup>roules</sup> bombardèrent les lignes avec des torpilles et des obus  
 à gaz. Nous crûmes à une attaque boche sur Reims. Nous revînmes immédiatement  
 à l'ordre de nous rendre à nos emplacements de combat. Le 15, au matin,  
 nous nous attendions à voir les boches sortir de leurs tranchées, mais ils  
 furent plus calmes que jamais. C'est nous gardâmes notre emplacement de combat  
 jusqu'au soir où l'ordre nous fut donné de retourner aux cars Heidrich  
 tout en tenant nos affaires prêts pour l'alerte. Mais le calme continuait  
 à régner sur Reims.

Le 17 au soir, nous retrouvâmes en très ligne un été du 31. Travailleur mis à  
 bas une pluie torrentielle et un grondement du tonnerre d'une intensité inima-  
 gnable. Et le ciel était constamment sillonné d'éclairs.

Le 23, nous eûmes la douleur d'apprendre la mort de notre cher et regretté  
 camarade, Athanase Carreau. Mourut 5 jours après son évacuation. Du 1<sup>er</sup> juin  
 Cozupot et parents lui nous avisèrent de la mort par une lettre édifiante qu'il  
 adressait à M. Legrel.

Le 27 juillet <sup>au soir</sup>, comme nous étions dans le secteur du réfectoire de Reims,  
 l'arrivait soudainement une rafale de 100 à la porte de notre gourbi qui n'était  
 constituée que d'une entrée de sapin. Nous étions couchés au fond du gourbi et aucun  
 n'eut de mal. Mais à proximité de l'entrée de notre gourbi se trouvaient 8 ou 6  
 hommes en corvée de fusils; deux furent blessés, et un blessé tué, l'agent  
 de liaison du capitaine, Le Guen, Paul, de M. Prioux.

Le 2 août, les Américains attaquaient sur notre gauche et s'emparaient



de Romégué. Le 3 août également, la 11<sup>e</sup> Cie du 5<sup>e</sup> régiment s. m. de recombait sur la ferme de Constantine, située sur la route de Reims à Brienne, à proximité de Guisieux, était f. occupée par les Bochs. Elle détacha une forte patrouille à l'aube du jour qui pénétra dans la ferme s'acquit par les allemands et s'y installa. Le lendemain matin le bty Heubler recevait l'ordre d'avancer. Il empara presque sans aucune résistance de Guisieux, St Brice et Lechampegny, mais il dut arrêter son avance aux abords de la Neuvillette à cause de la résistance des bochs. Le 3, au soir, un bataillon du 37<sup>e</sup> R. I vint nous relever, et nous rejoins en réserve à la Harbette. Mais p. ce temps les cis allaient toute la nuit en corré jusqu'à ligne. Dans la nuit du 7 août nous eûmes le douleur de perdre un de nos camarades blancardier qui accompagnait l'officier en corré, le Péri pour l'aspect frappé à la tête par une balle d'obus. On s'est depuis le début, il se b. avait souvent b. par sa baronne. Excellent homme, illettré, et brave, mais d'un très bon caractère et d'un grand dévouement.

Le 9 août, le 8<sup>e</sup> bty relevait en ligne, au nord et de Courcelle le 2<sup>e</sup> bty. La 11<sup>e</sup> Cie restait en réserve du bty. Les autres cis de ligne furent très ébranlés par les gaz et l'effectif se trouva fort réduit par suite de la multiplicité des évènements par intoxication par les gaz.

Dans la nuit du 19 août, nous fûmes relevés par un bty du 11<sup>e</sup> R. I composé surtout d. francs.

Nous vîmes au repos à Louvres (auprès d. Epemay) après avoir effectué cette même nuit une marche de 30 km. Nous étions très mal cantonnés. Tous les nos cantonnements étaient occupés par l'état-major d. un corp. d'armée, d. artilleurs et de génie. Le 20, nous nous portons à Graus.

Le 2 sept, pour le douleur s. apprendre par M<sup>re</sup> Blarez la mort d'un éminence de Bayonne, Paul Millet, décédé en Allemagne dans un camp d. officiers prisonniers. Avant été fait captif et blessé le 27 juin 1918, le jour de la disparition du René le Mare.

Le 2 août, j'apprends de stouilles de Rozière la mort de Bisteau, de Brengall. Il avait été tué un ou 2 jours avant notre avance du 3 août par une branche d'arbre qui s'était détachée de son tronc, tandis qu'il cherchait le canal de la Vesle pour se rendre à Reims porter un pli au colonel. La branche lui avait fendu la tête.

Le 9 sept, nous quittons Graus. Nous faisons un assez bon bivouac de ce village.

Louvres

Graus

Mort de Bisteau



J'y ai eu le plaisir d'assister à la communion des enfants. Une seule nombreuse assemblée ce jour-là aux offices. C'était une tradition sans cette paroisse que tous les parents venaient les accompagner à l'église leurs enfants, le jour de leur première communion.

Mais je crois que la plupart n'avait aucune foi.

Le 9 sept nous vîmes à Rouffy. - Le 14, le général Cétet nous passait une revue, et le 16, à 5 heures du matin nous partions. Nous fîmes 3 étapes successives sans repos. À la 1<sup>re</sup> étape, nous passâmes par Romenille, Villeneuve, Vertus et cantonnâmes à Villers-aux-Bois. À la 2<sup>e</sup> étape, le 17, nous traversâmes Châlons, <sup>Montmort, Vignacourt</sup> Orbais et cantonnâmes à Tondoy. À la 3<sup>e</sup>, le 18, nous parâmes à Corrobert, Léchelle, Martincourt, La Celle, et cantonnâmes à Tenduier, sur la limite de l'Alsie et de la Marne.

Le 19 sept je reçus un télégramme me rappelant que les maris, où mon père était gravement malade. Hélas! 9 heures du soir, et nous étions rassemblés en tenue de campagne pour partir à Festigny (auprès de Chalon s/ Marne). J'y quittai aussitôt mes sacs et partis en hâte à la direction d'Epervan dans l'intention d'y trouver un express pour Paris. Hélas! il me fallut passer la nuit à la gare et ce n'est qu'à 9 h 1/2 le lendemain matin que je pus avoir un omnibus pour Paris. À 3 h j'étais à la gare de St. Est. J'y revendis aussitôt en métro à la gare d'Anvers. Le 27, au matin, j'étais à Roubaix. À mon arrivée j'eus le bonheur de trouver mon père levé et en meilleur état de santé. M<sup>r</sup> Bliez était aussi en permission. Je repartis le 1<sup>er</sup> oct et le 5 j'étais à Epervan où je passai la nuit. Le lendemain on me dirigea avec tous les permissionnaires de la division sur Vastus, centre de ralliement des permissionnaires de la division. On nous y fit patienter jusqu'au 7 oct, pour attendre l'ordre à ce que le nombre des permissionnaires fut assez élevé pour en faire un détachement. Le 8, nous prîmes le train pour Bormans, où l'on devait nous indiquer où rejoindre notre division.

Mais personne ne put nous renseigner. Enfin le 9, on nous embarqua pour Châlons sur Marne où nous descendîmes vers 11 h du soir. Nous passâmes la nuit dans un abri souterrain à proximité de la gare. Le 10, à 5 h du matin, nous réembarquâmes pour Suippes. Là un cycliste du colonel nous attendait et nous dirigea vers nos bataillons qui se trouvaient dans les lignes que les boches avaient occupés le 1<sup>er</sup> jour de l'offensive de Champagne, le 26 sept. (auprès de Souain).

Le 11 soir nous nous portâmes à 5 km ou 6 km en avant de Sammetry et bivouaquâmes dans un bois auprès de la ferme Méséal, à 3 km au sud d'Orpail. Ce bois se trouvait une multitude de casars dont la majeure partie étaient du 116<sup>e</sup>.



La lutte avait été acharnée 99 jours auparavant en août et début  
 le 14 oct. So l'après-midi nous allions prendre les lignes à la lièvre nord et  
 de Vouziers, au pied de Chestre.

Vouziers

Le 17 oct. nous apprîmes que les Français avaient fait une avance importante  
 sur notre droite et que le 18 nous devions à notre tour chercher une avance en face  
 de Vouziers pour recueillir la ligne du front. En effet le 18, à 6h de matin, nos  
 troupes cherchaient à avancer sur un sol envahi par l'inondation, (car les boches  
 avaient réussi à faire déborder l'Aime et à inonder nos positions). L'attaque  
 avait été malmenée, la liaison faisait défaut. Mais elle réussit cependant à travailler  
 l'Aime malgré les difficultés provenant et du terrain et surtout de la résistance des boches  
 qui étaient tous armés de mitrailleuses tirant sans interruption et faisant dans nos  
 rangs de nombreux victimes, car nous étions sans abri et les boches nous dominaient  
 sur la crête de Chestre. Vers 1 heure de l'après-midi comme nous revenions  
 à Vouziers, le tout en longeant la voie ferrée de Vouziers à Chestre, portant  
 sur un bancard un mort, (Armand, ordonnance du lieutenant Gisselin) une mitrail-  
 leuse boche qui, à notre issue, nous prenait d'infirmité, se mit à tirer dans notre direction.  
 Les camarades se blottirent aussitôt le long de la voie ferrée après avoir  
 déposé leur bancard de l'eau, tandis que je me trouvais sous l'obligation de  
 rester à genoux auprès du bancard, attaché, je ne sais trop comment, au bancard  
 par la courroie de mon manteau. Mais déjà 20 balles m'avaient traversé le  
 bras gauche, tandis que 2 de mes camarades avaient été également blessés.  
 J'ai eu la main la cheville gauche cassée. Bonnard avait reçu une balle au  
 sommet de la tête et une autre à la jambe; je le crus sur le point de mourir,  
 car au moment où les balles l'avaient frappé il avait crié: "je suis mort".  
 Quand la rafale fut passée, je me traînais à Dominique qui était resté  
 indemne: "Je suis blessé", je m'en vais au P. S. "Mais vois qu'un aéro-  
 boche vient survoler au-dessus de nos têtes et nous mitrailler. Quelle traque!"  
 J'étais blessé et n'avait aucun abri pour me protéger de la méchanceté de ce boche?  
 Du gâlar. Je suis devenu? Il se fallait. Il faut. J'attends que l'air n'ait disparu.  
 quelle action de grâce au bon Dieu d'avoir étendu sur moi son bras protecteur  
 pour me préserver d'un malheur imminent. L'après-midi l'air disparaît. Je cours  
 au presbytère de gymnastique au P. S. où je fus pansé, et où je fus pansé dans la  
 salle du P. S. où je suis couché avec un infirmier bon et sûr de soi. Je me  
 dirigeai ensuite avec le P. Bonnard au P. S. du médecin-chef situé



à la bisière sud-est de la ville. Mr. L'auquier était là sur la route  
et fut fort surpris de me voir au nombre des blessés. Il vint aussitôt à la maison  
pour annoncer à mes parents la nouvelle de ma blessure.

À Rouen, une auto sanitaire américaine nous attendait pour nous transporter à  
l'ambulance d'escadron. À peine sortie de la ville, voilà qu'une panne se produit.  
Elle doit s'arrêter pour réparer l'auto, et perd ce temps une rafale de cos  
se déclenche et nous vient célester à proximité de nous. Bêtement les boches en  
voulent à notre peau! Enfin nous arrivons à l'ambulance d'escadron,  
où l'on nous fit à tous une piqûre antitétanique. À la tombée de la nuit nous  
prenions un énorme camion à 24 places qui devait nous diriger sur St. H. O. E.,  
à Aves. Le trajet dura plusieurs heures. Et quelle souffrance! J'étais trempé de froid,  
car mes habits étaient entièrement humides depuis notre passage de l'Aisne où nous  
avons de l'eau jusqu'à la ceinture. À Aves, on refit nos vêtements et on nous fit  
coucher sur des bancs. Le lendemain matin, 19 oct., nous prenions à Ave  
un train sanitaire qui nous conduisit à l'Hôpital ambulance 10, à Megrimy  
(Aves). Nous y débarquâmes le soir. Notre arrivée on nous soigna aussitôt pour  
nous faire subir un examen radiographique, et aussitôt après examen ceux qui  
devaient être opérés restaient sur le billard pour subir l'opération. Les examens  
ne me trouva aucune lésion grave au bras et je ne dus pas être opéré. Quelle chance!

On nous fit ensuite coucher dans un lit, mais qui était dur. Une paille remplissait  
le sommier. Le lendemain j'étais fort enrhumé <sup>surprenant</sup> au point de ne plus pouvoir articuler une  
seule parole, je toussais d'une façon atroce, et étais en proie à une forte fièvre (39-40°).  
Le médecin qui me soignait me faisait différents fers et ne me trouva rien d'extra-  
ordinaire. Cet enrhumement était, à mon avis, l'effet de l'intoxication au  
P. St. Rouen, car je souffrais également des yeux. Je passai 12 jours sans  
être état sans voir. Les blessés étaient bien soignés de cette ambulance, mais  
la nourriture n'était pas mangeable. J'en avais grand besoin d'en sortir.

Enfin le 21 nov., j'étais à me faire soigner. On me transporta au train, couché  
sur un banc, à la tombée de la nuit. Le 2, dans l'après-midi, j'arrivais à  
Lyon, toujours enrhumé et les membres quasi paralysés. J'étais si rhumatisant  
que tout mouvement des membres me fut impossible pendant les 5 premiers jours  
qui suivirent mon arrivée à Lyon. À Lyon on nous transporta dans une  
salle de la gare et qd nous fûmes tous réunis un médecin passait auprès de  
nous et procédait à notre nouvelle affectation. Je n'avais aucune crainte et j'étais



Ainsi sur un hôpital militaire où les blessés sont guéris, mais soignés  
 Quelque fut par mon bonheur quand j'entendis le médecin dire, au moment où  
 il regardait ma fille, de me conduire à un hôpital civil, à l'hôpital  
 St Joseph. Une auto-santaine m'y transporta aussitôt avec 20 autres blessés  
 des sœurs de St Vincent de Paul nous reçurent dans la cour. Quelle chance ! j'allais  
 donc être bien soignée par des religieuses ! On ne transporta dans une grande salle  
 contenant déjà de nombreux blessés, la salle St Anne, mais qd le médecin de  
 l'hôpital reconnut que j'avais des rhumatismes et un semblant d'oreillon,  
 il crut <sup>prudent</sup> de me mettre dans une chambre isolée. Cela ne me déplaisait pas.  
 On me transporta dans une belle petite chambre d'officier, cirée et garnie, où  
 je fus dans la suite l'objet des soins les plus délicats des religieuses, surtout après qu'elles  
 apprirent que j'étais léonaise. Excellente nourriture ! M<sup>r</sup> haumoniaux venait  
 me voir de temps en temps et m'apporter le bon Dieu. Mes rhumatismes dispa-  
 rurent peu à peu et la fièvre tomba graduellement.

Le 11 nov, (lundi, vers 11 h  $\frac{1}{2}$  du matin, j'entendis les cloches de la cathédrale  
 de Quimper sonner à toute volée. C'était le jour de la nef à Léon ? C'est sans  
 doute un grand mariage. Non c'était mieux que cela ! Une religieuse entra  
 bientôt dans ma chambre et m'apprend que <sup>c'est la fin de la fièvre</sup> j'étais guérie, qu'un ami-  
 tie venait d'être signée avec les Allemands. La nouvelle était tout officielle et  
 je ne voulus point la croire. Mais à 3 h  $\frac{1}{2}$  de l'après-midi je fus rassurée,  
 qd toutes les cloches sonnèrent à toute volée et que le canon tomba de tous côtés  
 pour annoncer au peuple l'heureuse nouvelle. Nos cœurs se bécotaient d'une  
 joie ineffable. C'était fini ! Adieu les misères ! Adieu tous les peils de la vie.  
 L'Allemagne à capitulé ! H<sup>is</sup> ! l'effrayant spectacle, la terrible vision  
 d'enfer ! Mon Dieu, quelles heures angéssantes nous avons vécues, quels souffrances,  
 quels deuil et quels larmes ! Et c'est fini ! Le cauchemar n'est évanoui  
 et la France s'est réveillée dans une aube de victoire. — O mon seigneur,  
 qui avez protégé nos armes et n'avez pas voulu que pérît cette France  
 qui fut toujours votre terre de prédilection, l'auteur de vos actes et  
 braver le monde, soyez béni ! Le Dieu Javardamus.

Quelques jours plus tard, pour la douleur de l'approche du dimanche Rouost  
 que deux jours après mon évacuation, nos braves soldats de la 9<sup>e</sup> Cie, 3  
 braves hommes, avaient été tués à Bourges : Baillat, Raudin et Moreau.  
 J'apprends également que Michel Servey avait été la poitrine perforée par



un état d. obs. et je 23 jours étaient très en danger...

Le 14 nov. je commençai à me lever, mes jambes me soutenaient très péniblement.

Le 27 nov je partis en convalescence de 22 jours.

Quand ma convalescence de nombreux prisonniers étaient rapatriés. J'eus le plaisir d'avoir l'avis de Pauline que je n'avais jamais reçu depuis la mobilisation du 10<sup>e</sup> août.

Le 20 dec, à l'expiration de ma convalescence, je suis rejointe le dépôt du 6<sup>e</sup> à la caserne Cambrome, à Tautz., peu, peu après l'armistice, il parut une note ministérielle prescrivant à tous les soldats de rejoindre le dépôt de leur régiment au lieu du C. I. D. après leur guérison. Je fus affectée à la rue Courbay tout en couchant à Cambrome. Deux jours avant le 1<sup>er</sup> de l'an je fus vaccinée contre la typhoïde et le soir même je repris le train sans permission et sans billet pour Rumpler. A Simer je fus arrêtée par un adj.<sup>te</sup> du 1<sup>er</sup>.

Le 3 janvier 1919, je partis aux sables d'Orme. Je cantonnais à 3 km en dehors de la ville, au camp de la Ruselière. Le 5, comme je me promenais aux sables je rencontrai jeb. Partis fortait en permission. Je rejoignais chez lui. Deux jours après mon arrivée j'étais désignée à faire une stage de 22 jours au camp 37, au camp d'Allep., à la sortie de la ville.

Le 18 janvier j'apprenais le retour de Jean Castie à la maison. Cela me valut une permission de 3 jours, (du 23 jan jusqu'à mon retour) pour obtenir en même temps ma permission de 20 jours (du 3 fév au 23 fév).

Le 20 mars, je fus désignée à partir en rapport au 6<sup>e</sup>. On nous battilla à la caserne de la Roche-à-Yon et le 21, je débarquais à Chateaulillon. 2 ou 3 km m. affecta à la 3<sup>e</sup> Cie du 6<sup>e</sup> qui était à Epaine.

Quatre jours après, le médecin-chef, Bonet, m'appela auprès de lui pour aller à Chateaulillon pour faire l'office d'infirmier et de secrétaire., officine j'ai toujours occupé dans la nuit jusqu'au jour de ma démobilisation à Rumpler le 29 sept 1919. Excellent souvenir de Chateaulillon. Stage très fréquentée.



# Citations. pour la guerre.

21<sup>e</sup> Br. - 41<sup>e</sup> Brigade  
1<sup>o</sup> Ordre du Rég<sup>t</sup> n<sup>o</sup> 323.

Cameau Jean, brancardier, n<sup>e</sup> 2026, cl. 1916, 9<sup>e</sup> Cie :  
" Brancardier d'un zèle et d'un dévouement admirable, a fait preuve, en toutes circonstances, du plus grand esprit de sacrifice pour la relève des blessés, particulièrement au cours des dernières opérations devant Verdun."  
Le 19 mars 1917 : Le Lieut. Col. de Vial.

2<sup>o</sup> Ordre du Rég<sup>t</sup> n<sup>o</sup> 364.  
Cameau J. L. brancardier, n<sup>e</sup> 8007, cl. 1916, 3<sup>e</sup> C. M.  
" s'est fait remarquer par son dévouement dans la relève des blessés les 18 et 19 juillet 1917  
Le 19 août 1917 : Rouzergue

3<sup>o</sup> Ordre du Rég<sup>t</sup> n<sup>o</sup> 430.  
Cameau Jean, 2<sup>e</sup> cl. n<sup>e</sup> 2026, cl. 1916, C. M.  
" Pendant l'exécution du coup de main du 18 avril 1918, s'est dépensé sans compter pour ramener les blessés tombés dans les lignes ennemies."  
Le 20 avril 1918 : Rouzergue.

4<sup>o</sup> Ordre du Rég<sup>t</sup> n<sup>o</sup> 456.  
Cameau Jean, 2<sup>e</sup> cl. n<sup>e</sup> 2026, cl. 1916, 11<sup>e</sup> Cie.  
" Excellent brancardier. Pendant l'opération du 6 juin 1918, n'a pas hésité à se porter en terrain découvert et à proximité des lignes ennemies, malgré un feu intense de mitrailleurs pour embourber les blessés."  
Le 28 juin 1916 : Rouzergue.

Médaille militaire.  
M<sup>r</sup> Cameau J. L., soldat au 69<sup>e</sup> R. I. est inscrit au tableau spécial de la médaille militaire, à compter du 16 juin 1920.  
Arrêté ministériel en date du 17 octobre 1921.



## Carrière Ecclésiastique.

Entré au Grand Séminaire de Quimper le 2 octobre 1919.  
 Orduré le 28 juillet 1920  
 A reçu les 3 premiers ordres mineurs à la Noël 1920.  
 Acolyte le 28 juillet 1921  
 Sous-diacon - - - - -  
 Diacon - - - - - le 28 juillet 1922  
 - - - - - le 28 juillet 1923  
 élu prêtre au Séminaire 29 mars 1924.

Voyage à Montignon. Du 1<sup>er</sup> Août au 24 Août 1923.

A mon passage à Paris j'ai visité : Eglise St Vicent de Paul, Montmartre (ai  
 gravi le clocher), l. Étoile (Arc de triomphe : tombe du soldat inconnu), le Crocadéro,  
 la Tour Eiffel, le Champ de Mars, la Madeleine, V. Dame, le Palais et le Jardin des  
 Luxembourg (chambre du Sénat), l. Hôtel de Ville, la Ste Chapelle (de la Cité), St  
 Sulpice, le Panthéon, Eglise St Etienne du Mont.

19 novembre 1923 Alloué de M<sup>re</sup> Genibry, évêque de Verdun, a  
 la cathédrale de Quimper sur l'édification d'un monument  
 au l. honneur de 400.000 hommes morts de ~~la~~ secteurs de Verdun et  
 s'est mis à recueillir les onements de 300.000 morts qui n'ont pas pu être  
 identifiés. Le monument aura 480 m. de long. et renferme 14 chapelles : cath.,  
 protestants, juifs et musulmans.



Ordination sacerdotale : 22 juillet 1924 Archives diocésaines de Quimper

23 juillet 1924 : 1<sup>re</sup> messe et célébration du mariage de ma sœur M<sup>lle</sup> Louise.

19 Oct. 1924 : Nomme' prêtre à Kerfeunteun, en remplacement de M<sup>r</sup> L. Hel,  
nomme' recteur de Lesconil.

3-11 Sept. 1<sup>re</sup> Quete : 1529<sup>fr</sup>. de ls  $\frac{2}{3}$  pour M<sup>r</sup> L. Hel : de 510

1928

10 juillet à minuit : Sœurs de M<sup>r</sup> Briand, recteur de Plomeur.

12 ... Baptême du 1<sup>er</sup> enfant de ma sœur M<sup>lle</sup> L<sup>re</sup> : Jean Louis

14 ... 2<sup>e</sup> ... - - - - - Mathilde : Pierre-Jean Marie Lucien

1928

18 Octobre à 10h45 du matin, Sœurs de papa.